

# Bulletin littéraire

Autor(en): **Monnet, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 9

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177110>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Bulletin littéraire.**

Il est quelques-uns de nos collaborateurs qui ont pu croire que nous les avions oubliés ; si cela est, ils se sont trompés, car on n'oublie point ces plumes aimables qui savent parler au cœur et à l'imagination, et viennent, de temps en temps, rompre dans nos colonnes la monotonie de la prose ; en un mot, on n'oublie point les poètes. Mais comme ces messieurs suivent plutôt les élans de la muse que les exigences du petit journal auquel ils s'adressent, nous cherchions, depuis quelques semaines, le moyen de concilier l'exigüité de nos colonnes avec le nombre de leurs strophes, et, comment il fallait, pour ne point faire de jaloux, publier en entier une pièce plus courte et tronquer une pièce plus longue. En face de ces difficultés, nous avons dit : « Les poètes sont susceptibles, il est vrai, mais ils pardonnent vite ; espérons qu'ils voudront bien faciliter notre tâche, dans laquelle nous ferons au mieux la part de chacun. »

Il nous était tombé sous la main, il y a quelques mois, une pièce de vers, composée à l'occasion du camp d'Argovie et publiée dans le *Nouvelliste* ; nous y avons remarqué de charmantes idées, un vers coulant et facile. Le souvenir de cette pièce, qui était de M. Marguerat, de Lutry, nous engagea à lui adresser notre journal ; mais comme cette localité possède plusieurs ressortissants de ce nom, nous avons cru ajouter le qualificatif *poète*, qui nous valut une réponse en vers que, bien malgré nous, nous ne pouvons citer qu'en partie ; la voici :

**Au Conteur vaudois.**

Tu m'arrivas sans rien dire ;  
A d'autres étant soumis,  
Ton adresse fit sourire  
Mes parents et mes amis.

Pourquoi m'appeler poète,  
Suis-je digne de ce nom ?  
Car ma pensée inquiète  
Ne demande aucun renom.

Il est vrai, ô poésie !  
Que je t'ai donné mon cœur,  
Comme à l'amante choisie  
Le donne un adorateur !

Mais j'aime aussi le silence,  
L'obscur tranquillité,  
Le travail, la jouissance  
D'une douce liberté.

En effet, dans cette vie  
Où nous versons tant de pleurs,  
Chercher la gloire est folie  
Pour les pauvres travailleurs.

Pourtant si l'on me réclame  
Pour être un de tes soutiens,  
Je raviverai ma flamme  
Pour quelques doux entretiens.

C'est pourquoi je viens te dire,  
Aimable Conteur vaudois,  
Que pour toi mon humble lyre  
Résonnera quelques fois !

Comme M. M. le laisse entendre dans ses vers, les travaux manuels ne sont point incompatibles avec la poésie : M. M. est boulanger. Il n'ignore point, du reste, qu'il pratique le même état qu'un illustre poète du midi de la France, Jean Reboul, boulanger à Nîmes. Ceci nous remet en mémoire une petite anecdote. Lors d'une visite qu'Alexandre Dumas fit à Reboul, et après un échange de politesses, le poète dit au grand romancier : « Vous venez voir le poète et non le boulanger, n'est-ce pas ? Or, je suis boulanger depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. De

quatre heures du soir à minuit, je suis poète. Voulez-vous des petits pains ? restez ; voulez-vous des vers ? revenez à cinq heures. »

— Il y a dans les vers de M. Marguerat (sauf quelques hiatus) une simplicité qui plaît, une tournure facile, un véritable parfum de poésie populaire, genre dans lequel, avec un peu de persévérance, il réussira certainement. Courage !

Voici un autre poète, M. Clément, inst. à Riez, que nous n'avions pas le plaisir de connaître, mais qui s'est acquis notre sympathie dès les premiers vers qu'il a bien voulu nous adresser. Il y a dans ceux-ci beaucoup de fraîcheur et de sentiment ; le vers est correct et harmonieux ; c'est de la vraie poésie lyrique.

**Un sourire.**

Puisque vous désirez que ma timide lyre  
Vienne vous divertir d'un de ses chants encor,  
Elle s'efforcera d'obtenir... un sourire,  
Un sourire d'enfant qui dort.

Rien qu'un sourire ! — hélas ! bien souvent, dans la vie  
Un sourire tout seul, mais émanant du cœur,  
Relèverait une âme et la rendrait ravie  
Sous la main de fer du malheur.

Un sourire ! Oh ! combien sur notre pauvre terre,  
De malheureux sont morts demandant, mais en vain,  
Le sourire d'un cœur à leur cœur solitaire  
Une main pour presser leur main !

Quand le bonheur nous fuit, que tout nous abandonne  
Que le cœur sans amour s'en va partout errer,  
Si d'un ami vers nous le sourire rayonne  
Le cœur encor veut espérer.

Il nous reste à transcrire ici quelques strophes de M. Sieben-  
thal, instituteur à Rougemont, déjà connu de nos lecteurs par  
les intéressants articles que nous lui devons fréquemment. Il fait  
appel à la bienfaisance ; on ne saurait trop lui tenir compte de  
l'excellente intention qui lui a dicté ces vers :

**Bienfaisance.**

Jours sans soleil, jours de tempête,  
Plus de ciel d'azur et de paix.  
L'orage gronde sur ma tête,  
Ses tourbillons sont très épais.

Les oisillons sur ma fenêtre  
Cherchent quelques miettes de pain.  
Venez, car je puis vous repaître.  
Je veux assouvir votre faim.

Vous qui vivez dans l'abondance  
Partagez avec les perclus,  
Sachez adoucir leur souffrance,  
Donnez-leur quelques beaux écus.

Amis, qui savez me comprendre,  
Exercez l'hospitalité,  
Que votre cœur devienne tendre  
Pour soulager l'humanité.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M.  
Clément une nouvelle poésie intitulée : *La cloche du village* ; nous  
la ferons sonner prochainement.

L. MONNET.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. CUÉNOUD

**BULLETIN DES SÉANCES DU GRAND CONSEIL**

Les personnes qui désirent recevoir ce Bulletin pendant l'an-  
née 1864 et celles déjà abonnées qui veulent éviter une inter-  
ruption dans l'expédition sont invitées à faire parvenir *franco*, au  
*Bureau du Bulletin, à Lausanne*, le prix d'abonnement (1 fr. 50).